



Astronome français prénommé Pierre François André, né à Laon en 1744 décédé à Castellon de la Plana en 1804, il fut associé à Cassini et à Legendre pour vérifier la différence des longitudes des observatoires de Paris et de Greenwich. De 1792 à 1798 il mesura avec Delambre la longueur de l'arc du méridien compris entre Dunkerque et Barcelone pour déterminer l'étalon métrique adopté par l'assemblée constituante en 1791 et égal à la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre (Académie des sciences 1782). Nous allons évoquer sa vie en grande partie grâce au discours prononcé par Delambre le 5 Messidor an XII (1804) lu à la séance publique de la classe des sciences mathématiques et physique de l'institut. Rendons lui hommage pour sa modestie et pour avoir complètement occulté son rôle au profit de son collègue et ami.

Méchain fut bon élève, ce qui n'étonnera personne, et ceci déterminera ses parents à l'envoyer à Paris poursuivre ses études. Devenu le disciple et l'ami de Lalande, celui ci le fit nommer très tôt astronome du dépôt des cartes de la marine. Les premiers mémoires qu'il publie rendent compte de l'occultation d'Aldébaran observée en 1744, de la grande éclipse du soleil de 1778 et de l'opposition de Jupiter en 1779. En dix huit ans il découvrit pas moins de onze comètes, déterminera 24 orbites et se montrera le digne rival de Messier. Rival n'est d'ailleurs pas le mot juste, il vaudrait mieux parler de complice, parce qu'en fait les deux hommes se connaissaient et s'appréciaient puisque leurs noms figurent côte à côte pour la découverte et l'observation de 31 objets figurant dans le fameux catalogue de Messier. Il obtint le prix de l'Académie pour ses calculs sur la probabilité du retour de deux comètes (celles de 1532 et de 1661) et en 1781 il en trouve deux nouvelles, le 28 janvier et le 9 octobre.

Cette même année Herschel découvre Géorgium sidus, que Laplace baptisera Herschel et que Bode appellera finalement Uranus (ouf). C'est l'Académie des sciences, consultée par l'assemblée constituante, sur le choix d'un nouveau système métrique qui proposa pour base le quart du méridien terrestre. L'arc à mesurer s'étendait de Dunkerque à Barcelone. Les deux commissaires désignés devaient partir, l'un de France l'autre d'Espagne pour se rejoindre à Rodez. C'est les difficultés supposées qui avaient rendu les distances aussi inégales. Méchain partit vers l'Espagne en juin 1792. Les problèmes ne se firent pas attendre. Arrêté à Essonne (qui était à l'époque un petit village situé à 2 km de Corbeil) il crut être déjà obligé de faire demi-tour, car les citoyens sans-culottes étaient persuadés que son attirail formé d'instruments inconnus ne pouvait être que contre-révolutionnaire. Il rejoignit néanmoins l'Espagne et entreprit immédiatement de mesurer l'espace compris entre les parallèles de Barcelone et de Perpignan. C'est au printemps suivant qu'il fut victime d'un accident lourd de conséquences qu'il n'est pas inintéressant de narrer et pour cela nous nous permettrons de citer Delambre.

Un médecin célèbre, dont il avait fait la connaissance à Barcelone, le pressait depuis quelque temps de venir voir une machine hydraulique nouvellement établie dans une campagne voisine. Méchain avait toujours différé, tant qu'avaient duré les observations astronomiques ; mais au moment de retourner en France il ne put refuser cette satisfaction aux instances de son ami. Leur arrivée n'ayant point été prévue, ils ne trouvèrent pas les chevaux qui faisaient ordinairement le service de la machine. Le docteur, aidé de son domestique, se crut assez fort pour la faire jouer. Méchain, placé dans un endroit un peu élevé auprès du réservoir, admirait la quantité d'eau qu'il voyait affluer : tout à coup il entend des cris perçants, et en se retournant il aperçut le docteur et son domestique entraînés par la machine que leurs premiers efforts ont pu mettre en mouvement, mais qui les maîtrise à son tour ; il se précipite pour les secourir, et à l'instant la barre qui les a renversés leur échappe des mains, vient le frapper lui-même, et le lance contre le mur au pied duquel il tombe sans connaissance et baigné dans son sang. Le docteur tout froissé se relève et court à son ami qu'il croit mort, et qui effectivement reste plusieurs heures sans donner le moindre signe de vie. Enfin, à force de soins, on parvient à lui ranimer le poulx. On le transporte à la ville, où il arrive au milieu de la nuit, mais comme on n'a nul espoir de le rappeler à la vie, on remet au matin la visite de ses blessures. Le jour venu, on lui trouve le côté droit cruellement froissé, plusieurs côtes enfoncées, la clavicule démise et brisée. On le panse, un peu tard peut-être, et rien ne lui rend la connaissance ; il la recouvre enfin au bout de trois jours, et ne sent son existence que par une fièvre ardente, des douleurs de tête insupportables, et les regrets plus cuisants encore de voir passer dans l'inaction le temps le plus précieux de l'année, celui dont il se disposait à faire un si bon

usage, lui qui dans les premiers jours de son arrivée à Barcelone, ayant aperçu une comète nouvelle, s'excusait, pour ainsi dire, d'avoir donné quelques instants à des observations pour lesquelles il n'était point envoyé. Ce n'est pas ma faute, nous disait-il en faisant part de sa découverte à l'Académie des sciences, je ne la cherchais pas !

Cet accident va l'handicaper à vie, physiquement bien sûr, mais mentalement aussi parce que c'était un passionné. Il n'en voudra pourtant pas à ce fameux docteur puisque, philosophiquement il écrit « Sans lui ce malheur ne fut point arrivé, mais sans sa présence, je n'existerais plus ». Il prend du retard dans son travail et doit maintenant se faire assister dans ses observations, certaines positions derrière sa lunette lui procurant d'atroces souffrances. A cela il faut ajouter l'angoisse d'avoir laissé femme et enfants en France où l'on commence à parler de lui comme émigré compte tenu de sa longue absence (toujours la révolution...). La perte de ses amis et confrères Bailly, Saron et Lavoisier tombés sous la faux révolutionnaire ne pouvait guère contribuer à lui donner le moral.

La France était un volcan toujours en activité. Suite à des différents franco- espagnol, il ne peut pas rentrer directement et ne réussit qu'à obtenir finalement l'autorisation d'aller en Italie. De là, et après moult démarches il réintègre sa patrie et reprend ses observations à Perpignan. Les ans IV et V furent employés à conduire les opérations jusqu'à Carcassonne. Travail titanesque souvent stoppé par les intempéries et la malveillance ou la cupidité des montagnards qui détruisaient fréquemment ses signaux, soit qu'ils en fussent alarmés, soit qu'ils voulussent seulement en récupérer les misérables débris.

Avec beaucoup de courage, (mais qui douterait qui lui en fallut ?), Méchain poursuit son labeur, et finalement en vendémiaire an VII, il retrouve Delambre à Carcassonne.

Delambre toujours avare de mots lorsqu'il faut parler de lui ne dit rien sur ces retrouvailles, mais on les imagine sans peine..... En Brumaire ils sont à Paris, enfin à la maison, nonobstant les troubles qui continuent. Placé à la tête de l'un des plus beaux et des plus riches observatoires d'Europe, il en profite pour mettre de l'ordre dans les instruments acquis pendant son absence et publie un recueil d'observations. Mais son idée de prolonger la méridienne jusqu'au Baléares pour parfaire son travail, le hante de plus en plus. Et donc malgré les séquelles de son accident, malgré les risques d'un tel voyage, il repart en Espagne.

Il est déjà mal accueilli sur place parce que ses lettres de recommandation n'ont pas suivi. Le vaisseau qui le conduisait du continent aux îles fut infecté par la fièvre jaune qui fit deux morts dans l'équipage. Comme si ce n'était pas suffisant, des pluies continuelles et de féroces ouragans détournèrent le bateau au point que les vivres manquèrent. Va-t-il servir d'exemple à Poe pour Pym ? En fait pour comble de malheur, l'île une fois atteinte n'offre aucun point assez élevé pour être vu du continent.

Il faut changer tous les plans et repartir pour de nouvelles courses et de nouvelles fatigues. Par exemple il attend quinze jours au sommet d'une montagne les signaux dont il a besoin. En vain ! Il décide d'y aller lui même. Trop tard ! Maintenant la saison est trop avancée et une mauvaise fièvre à raison d'un domestique espagnol et de deux officiers qui l'accompagnaient. Il s'entête, veut terminer son travail bien que parfaitement conscient il écrive : « Je ne suis ni plus fort, ni plus jeune, ni plus acclimaté que ceux que j'ai vu succomber ». Justement alarmé, Delambre le supplie d'interrompre son expédition. Il serait plus que temps ! Une nuit succombant à la fatigue, il s'endort, n'apercevant pas les signaux qu'on avait tardé d'allumer. Un gardien voit la lumière mais n'ose le réveiller. Il s'en plaindra amèrement dans ce qui sera une de ses dernières notes. Il boucle enfin ses valises ayant terminé ses calculs sur cette station et, de plus en plus faible, il va chercher un peu de repos bien mérité à Castellon de la Plata, petite ville du royaume de Valence.

Hélas, il doit bientôt s'aliter, perd connaissance, délire en réclamant ses instruments et ses registres. Son second fils qui l'avait suivi en Espagne mais qui était occupé loin de lui, arrive trop tard pour recevoir ses derniers soupirs. Il est terrassé par un nouveau et terrible accès de fièvre le troisième jour complémentaire, soit le vingt septembre à cinq heures du matin, sans avoir eu la satisfaction de voir terminer son œuvre pour laquelle il aura tout sacrifié. En revanche il ne sera jamais complètement oublié comme c'est le lot du commun des mortels car son nom est pour l'éternité inscrit sur le grand livre de l'histoire de l'astronomie.

Pierre François André Méchain avait épousé en 1777 Mlle Thérèse Marjon connue durant un séjour à Versailles. Celle-ci, en plus de son amour, lui avait apporté une certaine aisance matérielle, hélas diminuée plus tard à cause de la révolution. Ils eurent une fille et deux fils. Ils avaient destiné leurs deux garçons à

l'astronomie. L'aîné fut de l'expédition d'Égypte en qualité d'astronome, mais fut ensuite commissaire pour les relations commerciales aux Dardanelles. Le second qui avait partagé avec son père tous les dangers et les fatigues de l'expédition en Espagne, probablement et à juste titre dégoûté, embrassera lui aussi une autre carrière. Quant à leur fille, au risque de paraître une nouvelle fois misogyne, pourtant à mon corps défendant, nulle note, nulle trace,..... désolé.....

En pleine révolution Française, Méchain a souvent eu les honneurs du Moniteur, quotidien qui à l'époque, relatait surtout les séances de l'assemblée nationale. Les temps étaient graves, les commentateurs sérieux, le papier cher, donc bien entendu, pas d'horoscopes ou de mots croisés !

Voici quelques exemples le concernant :

Mercredi 13 janvier 1790

M. Méchain a découvert, le 9 janvier, une petite comète dans le bélier ; mais on ne la voit point sans lunette. Depuis quelques jours le ciel offre un phénomène remarquable : le soir, du côté de l'Orient, Jupiter, Mars et la belle étoile du cœur de Lion, fort près l'un de l'autre ; il est très rare de voir trois beaux astres ainsi réunis dans le même endroit du ciel.

Le 9 janvier, l'étoile à la tête de méduse, qui diminue de lumière tous les trois jours, était à neuf heures à sa plus grande obscurité. J'en ai conclu que la période de ses retours de lumières est de deux jours vingt heures quarante neuf minutes deux secondes.

Signé DELALANDE

Vendredi 6 janvier 1792

M. Méchain, de l'académie des sciences, a observé, le 25 décembre à 7 heures du soir, une petite comète découverte le 15 par miss Caroline Herschell ; elle est sur la jambe de Pégase à 33 degrés d'ascension droite, et 27 de déclinaison boréale ; elle passe au méridien à 4 heures et un quart, et on peut la voir jusqu'à minuit, avec de bonnes lunettes. C'est la cinquième que mademoiselle Herschell ait découverte depuis qu'elle s'en occupe, à l'exemple de M. Messier et de M. Méchain qui en ont découvert plusieurs.

Dimanche 4 février 1792

La comète découverte par miss Caroline Herschel, le 15 décembre, a été suivie à Paris par M. Méchain et M. Messier ; elle paraissait encore le 20, mais si petite, qu'on doutait de la revoir plus longtemps. M. Méchain a calculé ses éléments ; il a trouvé le nœud à 6 lignes 10 degrés 46 min. L'inclinaison de son orbite, 39 degrés 47 min ; le lieu du périhélie, 36 degrés 30 min ; la distance périhélie, 1293, en supposant 1000 la distance du soleil.

Cette comète est passée par son périhélie, le 13 janvier, à 3 heures 44 minutes temps moyen ; son mouvement est rétrograde, c'est la 80^{ème} qui soit connue. M. Méchain en a découvert 8 à lui seul, dont aucune ne paraissait à la vue simple, et en a calculé 16 depuis celle de 1774 inclusivement.

Lundi 6 août 1792

Les académiciens chargés de la mesure du méridien depuis Dunkerque jusqu'à Barcelone, pour fixer la nouvelle mesure à établir dans tout le royaume, sont en pleine activité.

M. Méchain est arrivé le 10 juillet à Barcelone, où il a trouvé M. Gonzales, officier de la marine d'Espagne, avec un brigantin de soixante hommes d'équipage, destiné à le porter partout où il sera nécessaire. M. Méchain est aidé par M. Franchot, qui a déjà mesuré de grands triangles en Corse et en Toscane, et il espère étendre sa mesure jusqu'à l'île de Majorque.

M. Delambre est allé au nord de Paris ; et il a déjà mesuré des angles à Clermont, à Jonquières, à Saint Christophe ; il est secondé par Lefrançois-Lalande, neveu de l'ancien astronome du même nom, et qui est lui-même très exercé à l'astronomie.

Dimanche 27 janvier 1793

M. Méchain, habile astronome, occupé en Espagne de la mesure du méridien, écrit qu'il a aperçu, le 10 janvier, une comète dans la constellation du dragon, visible à la vue simple ; elle avait à 7 heures 264 degrés 4 minutes d'ascension droite, et 65 degrés 4 minutes de déclinaison. Le lendemain elle était plus avancée de 84 degrés, dirigeant son cours vers Cassiopée et le Bélier. C'est notre quatre-vingt unième comète, et la neuvième que M. Méchain ait découverte.